

17 Février 1913

LA GUERRE  
DU COMTE DE LA TRINITÉ  
AUX VALLÉES

1560

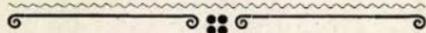


1561

Publié par la SOCIÉTÉ d'HISTOIRE VAUDOISE  
pour les Familles Vaudoises



17 FÉVRIER 1913



◇ 1560-1561 ◇



LA GUERRE DU COMTE DE LA TRINITÉ  
AUX VALLÉES



*Publié par la Société d'Histoire Vaudoise  
pour les Familles Vaudoises.*



# La Guerre du Comte de la Trinité

## AUX VALLÉES

### Premiers combats - Tromperies du Comte.

**P**endant que, comme nous l'avons vu dans l'opuscule précédent, de nombreux Vaudois, hommes et femmes, étaient traînés en prison et au supplice, et que les Vallées de Luserne, Pérouse et Saint-Martin étaient dévastées par leurs seigneurs, le duc Emmanuel-Philibert, poussé par le Pape, par le jésuite Possevino et par les fanatiques de sa Cour, avait préparé une petite armée, commandée par Georges Costa, comte de la Trinité. Ce guerrier farouche, impitoyable envers les vaincus, recourait volontiers à la tromperie et à la trahison avant de risquer ses troupes; il était, au reste, persuadé, tout autant que le jésuite, que la parole donnée à un hérétique n'engage pas.

L'expédition contre les Vallées n'était qu'un détail de la grande lutte qui, en conséquence de la paix de Cateau-Cambrésis, allait ensanglanter l'Europe, en ruant les catholiques contre les réformés. Le roi d'Espagne anéantissait les Vaudois de Calabre et les protestants espagnols, et essayait d'en faire autant aux Pays-Bas; la France voyait éclater les furieuses guerres civiles. Genève aussi allait être rendue violemment au papisme, si la mort du roi de France, François II, et la minorité troublée de son successeur, Charles IX, n'eût fait suspendre cette partie du vaste dessein.

En Piémont, l'Inquisition et les Commissaires du duc avaient déjà étouffé partout la liberté de conscience. Restaient les trois Vallées.

Les Vaudois n'ayant pas tenu compte de l'*ultimatum* du 1<sup>er</sup> novembre, les troupes, déjà campées à Bubiane au nombre de 4000 hommes, pénétrèrent le lendemain dans la vallée de Luserne.

D'abord décidés à tout souffrir plutôt que de verser le sang d'autrui, les Vaudois s'étaient enfin rangés à l'opinion de ceux qui ne croyaient pas que Dieu leur demandât de ne rien faire pour empêcher que les personnes qui leur étaient le plus chères, fussent outragées, torturées et massacrées par des hordes d'assassins. Calvin lui-même blâmait la prise d'armes ; mais, si son conseil avait été suivi, avec des ennemis sans loyauté ni générosité, la profession de l'Evangile aurait été étouffée complètement dans le sang, non seulement aux Vallées, mais dans le monde entier.

Après un jeûne solennel, suivi de la Sainte Cène, les familles avaient été retirées sur les hauteurs, et les hommes valides se préparaient à résister selon leurs faibles moyens, comptant sur l'intervention du Protecteur des opprimés et sur les fortes positions naturelles de leurs montagnes.

Le 2 novembre, eut lieu, à S. Jean, une escarmouche, et les quelques soldats qui avaient passé le Pélis, furent repoussés avec pertes. Le 3, le comte envoya à Angrogne l'Inquisiteur et le Prieur de S. Jean, pour traiter de la paix. Sachant les chefs des Vaudois réunis là dans ce but, il en profita pour attaquer vigoureusement une centaine d'hommes qui, répartis en plusieurs corps de garde, occupaient les confins de S. Jean et d'Angrogne. Malgré leur belle défense, les Vaudois durent reculer quelque peu, à cause du nombre prépondérant des ennemis. Le soir venu, les soldats se disposaient à camper sur les positions qu'ils avaient gagnées, quand le son d'un tambour, joué par un enfant vaudois en arrière de la ligne de combat, fit croire à l'arrivée d'un secours du Val Pérouse. Le comte fit sonner la retraite et se rendit à la Tour.

La plupart des habitants catholiques de ce bourg avaient ardemment désiré l'arrivée des exterminateurs des Barbets ; mais ils durent bientôt se convaincre combien ceux-ci valaient mieux que les soldats de la papauté, et ceux qui le purent, furent trop heureux de con-

fier leurs femmes et leurs filles à la garde de ceux-là mêmes dont ils avaient désiré le massacre.

La Trinité releva les ruines du château et y plaça une garnison. Il restaura de même l'ancien palais fortifié de *Ca Piana*, sur la place centrale du Villar, et les châteaux du Perrier et de la Pérouse.

Angrogne, se voyant directement menacée, recourut à l'assistance des autres vallées. Elle en eut, non seulement de S. Germain, que les Angrognins avaient tant de fois secourus, mais aussi des vallées de S. Martin et de Pragela. Dans cette dernière, se trouvaient de nombreux réfugiés provençaux, réchappés des affreux massacres dont leur patrie avait été le théâtre. Commandés par le bouillant Paul de Mauvans, ils accoururent, décidés à ne faire aucun quartier aux infâmes auxquels ils devaient la désolation de leurs familles.

Continuant son double jeu, le comte écrivit, le soir du 3, un billet à Angrogne pour dire que l'attaque s'était faite à son insu ; mais, pendant qu'on délibérait, la colline de la Tour et le Villar se voyaient furieusement attaqués dès le matin suivant, et les catholiques de S. Second montaient pour saccager Rocheplate. Les Vaudois purent cependant repousser partout les assaillants.

Abusant de la débonnairété du pasteur d'Angrogne, Etienne Noël, le comte y envoya encore son secrétaire, avec un des seigneurs de cette commune, Marc Rorengo, et obtint que quatre députés viendraient lui parler. Il sut alors si bien leur dépeindre la bonté de la duchesse et la générosité du duc, qu'il les renvoya, persuadés d'avoir en lui un ami et un protecteur. En même temps, ses troupes, en cachette, franchissaient le Coulet de la Séa, et elles auraient occupé le Pradutour, si les défenseurs n'étaient accourus.

Après cette triple trahison, il obtint encore des Angrognins aveuglés qu'ils déposassent toutes leurs armes dans la maison communale, et qu'ils lui laissassent célébrer une messe et visiter le Pradutour, les assurant que, après ces marques d'obéissance, il convaincrail le duc de leur fidélité et obtiendrait le rappel des troupes. Sa lettre au duc, conservée aux Archives d'Etat, montre que leurs intentions étaient tout autres, et fait connaître l'âme bassement déloyale de ce chef et de ses collaborateurs.

Le dimanche 10 eut lieu la visite au Pradutour, non sans quelque tumulte, car les Vaudois, voyant l'insolence

des soldats, ne tardèrent pas à reprendre leurs armes, et c'en eût été fait du comte, s'ils avaient eu les mêmes principes que lui.

Après avoir pu ainsi explorer la forteresse centrale des vallées, il reconnut l'importance de la position de la *Séa de la Tour* et proposa au duc d'y construire un fort, qu'il nommerait la *Briglia*, tandis qu'il se plaisait à appeler *Santa Fede* celui de la Tour.

Les Vaudois se laissèrent encore induire à envoyer une députation au duc pour le supplier de leur pardonner la prise d'armes et de les maintenir dans la liberté de conscience, dont ils avaient joui précédemment.

Le but du comte (et, il faut le dire, aussi celui du duc) était au contraire qu'on les retint comme otages et qu'on exigeât la reddition des Vallées sans conditions, menaçant de faire périr leurs principaux personnages, qui s'étaient ainsi livrés à l'ennemi. En même temps, Emmanuel-Philibert écrivait au roi de France, son neveu, demandant qu'on réprimât les Pragelains qui aidaient ses sujets rebelles. Dix enseignes d'infanterie étaient parties dans ce but, quand la mort du jeune roi, que nous avons déjà mentionnée, fit suspendre leur marche.

Les trente-quatre députés des communes vaudoises furent précédés à Verceil par Possevino, qui persuada au duc de ne pas leur donner audience jusqu'à ce qu'ils eussent abjuré. Comme ils n'en voulurent rien faire, on les retint prisonniers pendant un mois et demi.

Durant ce temps, le comte se crut tout permis aux Vallées. Il voulut imposer à ceux de la Tour de remettre leurs armes et, pendant qu'ils en délibéraient dans le temple des Bonnets, il envoya des soldats pour les surprendre. Il ne réussit qu'à faire quelques prisonniers, deux desquels, *Jean* et *Odoul Geymet*, périrent, au milieu d'affreuses tortures, entre les mains des soldats du Fort.

Les Vaudois, ne se sentant plus en sûreté même dans les villages les plus reculés, se retirèrent au Villar, ou dans les cavernes que recèlent les flancs abrupts du Vandalin. Mais les soldats, acharnés à leur chasse, surprirent plusieurs de ces infortunés. Ainsi, un vieillard de cent trois ans s'était réfugié dans un creux de rocher au pied de Castelus, avec sa petite-fille; une chèvre les nourrissait de son lait. Les massacreurs, les ayant découverts, égorgèrent ce vénérable patriarche, tandis que la jeune fille, pour échapper à leurs outrages, s'enveloppa la tête

dans ses jupes et se jeta dans un précipice, où elle trouva la mort. Une pieuse légende raconte que, aujourd'hui encore, lorsque, le soir, les autres bruits se taisent, on entend sa voix monter en douce plainte du pied de la paroi rocheuse. C'est probablement elle qui a laissé son nom au *Bars dla bèla Gianà*.

La Trinité demanda ensuite huit mille écus pour pouvoir payer les soldats avant de les congédier. Les Vaudois, ne disposant pas d'une telle somme, durent l'emprunter à un taux ruineux; mais, quand l'argent fut versé, les soldats ne partirent pas et l'on réclama encore six mille écus. Pendant ce temps, l'Inquisiteur en venait à des compositions en argent avec des particuliers, auxquels il promettait l'impunité.

À l'arrivée des députés à la Cour, le duc avait ordonné de dissoudre l'armée; mais, sur les représentations du comte et du jésuite, il s'était ravisé. Le 21 novembre, il écrivait à la Trinité de lui envoyer de nouveaux otages, sous divers prétextes; et, quand il aurait appris leur arrivée à Verceil, il devait commander aux Vaudois de concentrer dans les forts les armes, que l'on gardait dans les arsenaux communaux. Il envoyait en même temps son trésorier pour prendre possession des biens confisqués.

Il ne paraît pas que d'autres députés aient été envoyés à la Cour. Le comte ne réussit pas davantage à induire Noël à s'y rendre. Mais il exigea le départ des pasteurs qui, de peur d'être arrêtés au passage, durent franchir le Col Julien à travers les neiges. Le presbytère d'Angrogne, qui était à Prasuit, fut saccagé et incendié. Une abondante chute de neige bloquant les Vaudois dans leurs retraites, on comptait sur le froid et la faim pour achever leur ruine.

C'est alors seulement que l'armée se retira dans la plaine, laissant quatre cents soldats répartis entre les quatre forts. Non seulement ces garnisaires vivaient largement, aux frais des communes avoisinantes; mais, dans de fréquentes razzias, ils faisaient des prisonniers qu'ils ne rendaient que contre rançon, consumant, dans de longs supplices, ceux que l'on ne pouvait racheter.

Après six semaines d'une noble résistance des députés vaudois, retenus à la Cour, Possevino avait enfin obtenu leur abjuration, en les rouant de coups de bâton et les menaçant de les faire condamner à mort comme rebelles au duc. Ensuite une indigne cérémonie eut lieu dans

l'église de S. Eusèbe, à Verceil, devant le duc, le nonce du pape, l'Inquisiteur et une foule de curieux. Le jésuite retourna alors aux Vallées avec force catéchismes catholiques, et des prédicateurs, non sans avoir recommandé au duc de ne pas relâcher les otages, mais de les renfermer isolément dans des couvents, pour les instruire dans leur nouvelle foi, tant il était peu convaincu de la sincérité de leur conversion. Mais le duc, las, paraît-il, de tant de déloyauté, les libéra, et ils purent rentrer aux Vallées, au commencement de janvier, où ils s'empresèrent de désavouer leur abjuration.

Les tromperies répétées du comte de la Trinité avaient finalement persuadé aux Vaudois qu'il ne fallait plus traiter avec lui. Dès son départ, l'on avait recommencé à tenir des cultes en secret, et demandé de nouveaux secours aux autres vallées.

Nous allons donc voir les choses changer, dans la campagne de 1561, et le bon droit triompher de la ruse. On resserra l'union séculaire avec les Vaudois dauphinois, par un serment juré dans la vallée de Pragela, et confirmé, au *Peui* de Bobi, le 21 janvier.

Le duc se doutait peu d'une telle résolution de la part de pauvres montagnards, qu'on lui avait dépeints comme ruinés et affamés, disposés à se convertir et, en tous cas, désarmés et atterrés par la crainte de sa puissance. Il décréta que, dans chaque commune, le Podesta prendrait note de ceux qui abjureraient et de ceux qui s'obstineraient dans l'hérésie: ces derniers seraient livrés aux flammes ou condamnés aux galères à vie.

C'était le lendemain du serment du *Peui* que ces déclarations devaient se faire. On décida de se rendre en masse au temple, armés d'arcs, d'arbalètes et de quelques armes à feu qui n'avaient pas été consignées, et, après avoir entendu un sermon inspiré du pasteur, comme le Podesta tardait à venir, on s'achemina vers le bas de la vallée.

Près de *Via Fourcia*, on rencontra la garnison du Villar qui, selon son habitude, allait saccager quelque village. Affrontée hardiment, elle recula en désordre et courut se renfermer dans son fort, que les Vaudois assiégèrent. Ce siège dura dix jours, sans que la garnison de la Tour eût réussi à le faire lever. D'autre part, dans la plaine, le comte avait beaucoup de peine à ramasser ses troupes, d'autant plus qu'on avait appris l'arrivée aux

Vallées des secours des réformés du Dauphiné et du Marquisat de Saluces.

Boniface Truchet et le capitaine Grazianotto, commandants des forts du Perrier et de la Pérouse, lui envoyèrent aussi des nouvelles alarmantes. Il put enfin diriger sur Campillon ses premières recrues, qui abattirent le *Fortin* construit, mais non occupé, par les Vaudois au Fond de S. Jean.

Le 30 janvier, il écrivait au duc qu'il espérait lui donner de bonnes nouvelles dans deux jours. Mais le lendemain, il apprenait à Bubiane que Sébastien de Cercenasc avait dû évacuer le fort du Villar, que les Vaudois s'étaient empressés de raser au sol.

La Trinité n'avait pu obtenir que 1200 hommes, au lieu des 3000 qu'il demandait. Possevino l'accompagnait de nouveau. Le départ de ce dernier de la Cour enhardit les partisans d'une paix qui fût honorable pour tous ; à partir de ce moment, la bonne duchesse Marguerite et Philippe de Raconis, seigneur de Cavour, s'y employèrent avec zèle. Mais ce furent les victoires des Vaudois qui la rendirent possible.

Nous allons les rappeler brièvement, sans pouvoir entrer dans beaucoup de détails, quelque intéressants qu'ils soient pour ceux qui aiment à revivre sur les lieux l'histoire de leurs pères.

Ils avaient décidé de n'entrer en pourparlers que de l'avis de tous, et non pas d'une seule commune ou vallée ; de refuser absolument de traiter avec la Trinité, dont le manque de foi était trop évident ; de se secourir d'un lieu à l'autre selon que l'on serait attaqué. Les pasteurs avaient fait ajouter que la guerre serait purement défensive et qu'on ne poursuivrait pas les fuyards, pour éviter de répandre le sang sans nécessité.

Chacun pensant à défendre sa commune, on constitua avec les Dauphinois et Provençaux une troupe de cent arquebusiers francs-tireurs. On l'appela la compagnie volante, parce qu'elle était toujours la première à accourir aux endroits menacés. Elle se fixa à la Combe, au-dessus du Villar, dont le pasteur, Gille des Gilles, avec un de ses collègues, en était le chapelain. Des sentinelles placées sur Castelus, la Gardëtta et telle autre éminence, l'avertissaient de la marche des ennemis.

Le 2 février, le comte occupa le *Priourà*, à S. Jean, d'où il envoya dire aux habitants d'Angrogne qu'ils ne

seraient pas inquiétés, s'ils ne s'occupaient pas des affaires des autres communes. On ne daigna pas même lui répondre. Il attaqua alors la ligne des *Sonnaillettes*, mais sans réussir à forcer ce passage. En même temps, le Villar et Rora étaient aussi attaqués pour empêcher la compagnie volante de secourir Angrogne.

Ayant enfin atteint le nombre de 3000 fantassins, et muni de quatre canons, le comte de la Trinité prépara un grand coup. Le 7 février, il attaqua Angrogne de cinq côtés différents, forçant les habitants à reculer jusqu'aux *Casses*, où ils se défendirent à l'aide des énormes éboulis de roches, auxquelles ce vallon doit son nom, et qui ont été appelés *l'artillerie des Vaudois*. L'ennemi, contraint de se retirer avec des pertes très sensibles, s'en vengea en détruisant, sur son passage, un millier de maisons et de chaumières.

Une sixième bande, qui avait marché vers le Villar, découvrit dans une maison, probablement à l'*Armaria*, des morceaux de cloches et d'autres objets en bronze, en cuivre et en étain, pour la valeur de plus de six cents écus, qu'on croyait devoir servir à fondre de l'artillerie, pour prendre le fort de la Tour.

La petite commune isolée de Rora, qui ne s'étendait alors que jusqu'au *Bric*, comptait quatre-vingts familles. Elle fut assaillie chaque jour, du 3 au 7, mais sans succès. Voulant occuper à tout prix cette position, qui lui permettrait de descendre sur le Villar et Bobi, le comte y envoya, le 8 février, son armée entière. Le combat dura toute la journée; vers le soir, la ville fut enfin occupée, et les quelques personnes qu'on y trouva, passées au fil de l'épée, sans avoir égard à l'âge ni au sexe. Le gros de la population put cependant atteindre la hauteur de *Brouard* et, escorté par la compagnie volante et par celle d'Angrogne, se retirer vers le Villar et Bobi, dont les habitants vinrent à leur rencontre avec des torches et les accueillirent fraternellement dans leurs demeures.

La semaine suivante, l'infanterie put forcer la route de la Tour au Villar, pendant que la cavalerie avançait dans les *gravières*. Les Vaudois durent évacuer le chef-lieu du Villar, qui fut incendié; mais ils conservèrent la *costière*, où étaient réfugiées de nombreuses familles du bas de la vallée.

Le 14 février, eut lieu une attaque, longuement préparée, contre le Pradutour. Charles Truchet et Louis de

Montiglio, à la tête d'un fort détachement, devaient monter du Val S. Martin à la *Séa de Pramol*, puis au *Col de Souiran*, et fondre de là sur le refuge central des Vaudois. Une autre colonne, venant de Pramol, devait franchir la *Vachère* et le *Bagnôu* et tomber, plus directement encore, sur le Pradutour. Le camp de la Tour ravagerait le bas d'Angrogne, pour y attirer les défenseurs de la *Rochaille*, pendant que les deux autres colonnes franchiraient la montagne.

L'impatience de ceux qui avaient passé la nuit à Pramol, alors tout catholique, les poussa à monter à l'attaque avant le moment fixé. Les Vaudois purent ainsi les repousser sans trop de peine; puis, découvrant la bande qui venait du Val S. Martin, ils allèrent l'affronter avec beaucoup de résolution, malgré l'énorme infériorité du nombre. La neige était haute, la pente glissante et dominant les précipices. Les batteurs, qui étaient déjà descendus bien bas, criaient aux chefs: « *Descendez, Messieurs, aujourd'hui tout Angrogne est à nous* ». Mais les difficultés de la descente et l'arrivée des Vaudois, munis d'un tambour conquis sur la *Vachère*, enlevèrent aux soldats grelottants le peu de courage qui leur restait. Pris de panique, ils voulurent remonter et, trouvant la chose difficile sur la neige glacée, ils périrent en grand nombre, sous le fer des Vaudois, ou roulés dans les abîmes. Truchet et de Monteil, abandonnés par les soldats dans leur retraite, furent atteints eux aussi et tués avec leurs propres épées. Sans s'acharner davantage à la poursuite, les vainqueurs redescendirent au Pradutour, chargés des dépouilles de l'ennemi. Ils se joignirent alors, pour un culte d'actions de grâces, à leurs familles, qui avaient passé la journée en prière, assistant de loin à la lutte inégale qui se déroulait sur les hauteurs, au-dessus d'eux.

Le comte lui-même écrit que, à la suite de ce combat, les soldats étaient si effrayés qu'il avait de la peine à leur rendre un peu de courage. Plusieurs l'abandonnèrent en disant des Vaudois: *Dieu combat pour eux, et nous leur faisons tort*. Quelques-uns allèrent même grossir leurs rangs, ce qui fait dire à Possevino qu'on avait découvert de nombreux hérétiques parmi les troupes.

Le 18, les soldats avaient gagné les postes des Vaudois jusqu'aux *Uchoires*, au-dessus du *Villar*, mais ils avaient enfin dû battre en retraite. Après cette nouvelle défaite,

l'armée se trouva tellement affaiblie qu'aucun autre combat n'est mentionné jusqu'au 3 mars. Ce jour-là, 1700 hommes attaquèrent Angrogne, pendant que 200 autres essayaient en vain d'intercepter le passage des secours, à travers les pentes du Vandalin.

Partout l'armée fut mise en déroute avec des pertes énormes. Le comte, qui n'a jamais avoué toute la gravité de ses défaites, confesse cependant d'y avoir perdu deux colonels, huit capitaines, de nombreux autres officiers et quatre cents soldats, outre de très nombreux blessés. Les Vaudois n'eurent que deux morts; ils envoyèrent leurs blessés au Marquisat, ce dont la Trinité se plaignit au gouverneur français.

Les choses n'allaient pas autrement dans les autres vallées. Le commandant de la Pérouse, qui aurait dû concourir avec 300 hommes au dernier combat, en passant par le Col de Souiran, avait refusé de s'aventurer ainsi sur les brisées de Truchet et Monteil, s'il n'avait pas au moins six cents soldats, d'autant plus que les Vaudois avaient placé une grosse garde à Pramol.

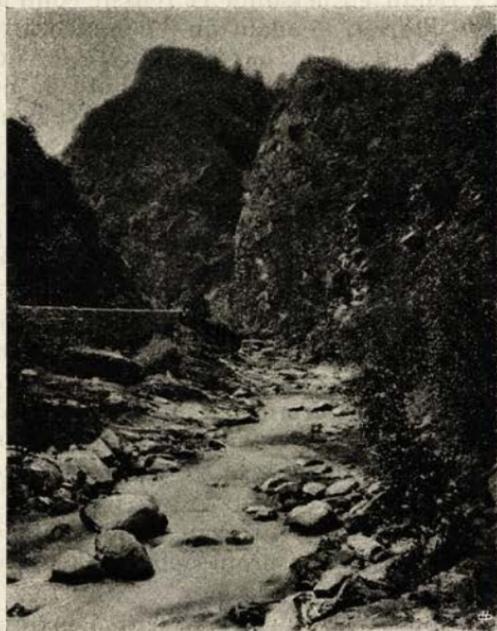
Les habitants du Val S. Martin tenaient Boniface Truchet étroitement assiégé dans le fort du Ferrier et, pour empêcher qu'il fût secouru de la Pérouse, ils avaient occupé le *Pralouis* et la *Tour des Banquettes*. Ces deux positions occupent le haut de deux formidables parois qui ferment l'entrée de la vallée, enserrant dans une gorge sauvage le torrent bouillonnant et la route, alors à peine muletière. Les soldats purent approcher de ces postes, mais ils n'osèrent pas pénétrer plus avant. Leur capitaine écrit, dans son rapport, que « s'ils étaient descendus, ils n'auraient pas manqué d'être tous taillés en pièces, et que la retraite de ses hommes pouvait bien plutôt être appelée une fuite, au cours de laquelle les soldats, apeurés, l'avaient, par deux fois, renversé en passant sur son corps. Ils excusaient leur lâcheté en disant que les pasteurs vaudois les ensorcelaient en sorte qu'ils étaient empêchés de combattre ». Ainsi les sottises superstitieuses qu'on gravait dans leurs esprits se retournaient contre eux-mêmes.

Le lendemain, un capitaine rendit sa compagnie, en faisant dire au comte qu'on ne l'y reprendrait plus.

On avait vu passer à Pignerol, montant vers Pramol, plus de deux cents arquebusiers huguenots venus de

Chieri et d'autres villes tenues par les Français. On annonçait aussi l'arrivée de 5000 Vaudois de Provence.

Pour suppléer aux désertions qui affaiblissaient son armée, pendant que celle des Vaudois se renforçait, le comte avait appelé cent Espagnols de la garnison d'Alexandrie et en attendait cent cinquante autres, après quoi



**Entrée du Val Saint-Martin.**

**La Tour des Banquettes.**

il aurait voulu couper les châtaigniers, arracher les vignes, détruire tout sur son passage et rendre les Vallées inhabitables pour dix ans.

Mais lorsque, le 7 mars, il donna l'ordre de marcher contre Angrogne, beaucoup de ses soldats prirent la clef des champs et ne reparurent plus.

Ce fut au tour des Vaudois de sortir hardiment de leurs retranchements naturels. Leur grand ennemi était la faim. Cent arquebusiers descendirent par S. Barthélemi jusqu'aux riches cassines qui entourent S. Second,

d'où, chargés de denrées, ils remontèrent, par Rocheplate, sans que personne osât les inquiéter. C'est ce que nous apprend un billet reçu par le comte, quoique ce dernier, en écrivant au duc, assure qu'ils avaient été repoussés sans rien pouvoir prendre.

Truchet ayant écrit, le 15 mars, qu'il serait obligé de se rendre s'il n'était pas secouru dans les six jours, la Trinité s'y rendit en personne et réussit enfin à rompre le blocus du Perrier. Pendant qu'il commençait la construction d'un fort à *la Tour* de Bouvil, il voulut surprendre Pral, mais une abondante chute de neige l'en empêcha. Il se vengea de cet échec en ravageant Riclarret, Fayé, Bouvil, Traverse et S. Martin, mais ne put jamais pénétrer dans les communes supérieures où s'étaient réfugiés les habitants des pays ravagés et ceux du val Pérouse. Il excita encore contre les Vaudois les catholiques de Pramol, leur donnant *ample assurance qu'il leur était permis de tuer les luthériens.*

Après un mois de séjour peu glorieux dans ces deux vallées, il rentra à Luserne, non sans avoir tout disposé pour une nouvelle attaque générale contre le Pradutour, et commandé qu'on lui amenât du canon de Villefranche. Comme il menaçait les Vaudois de le traîner jusqu'à Angrogne, il lui fut répondu : « *Qu'il l'amène, il ne le ramènera pas* ».

Philippe de Raconis, qui avait eu le commandement en son absence, en avait profité pour avancer les pourparlers de paix.

Le duc, tout en encourageant ces démarches pour plaire à la duchesse, recommandait au comte de presser les opérations militaires. Cette politique à deux faces devait amener le général et son souverain à une dernière humiliation.

Les députés de la Tour s'étant laissés induire, malgré le serment du *Peui*, à traiter avec le comte, comme si la guerre était finie, le matin du 28 avril il lança ses Espagnols sur la colline de la Tour, où ils tuèrent hommes et femmes et firent plusieurs prisonniers, entre autres un de ces députés, que, dans une lettre au duc, il propose lâchement de faire pendre. Il avait envoyé le gros de l'armée à la suite des Espagnols et attaquait en même temps la Rochaille. On lui avait indiqué un sentier qui pouvait l'amener de la Séa de la Tour au Pradutour, en

traversant une région où les Vaudois n'avaient jamais mis de gardes.

C'était vrai. Mais douze des défenseurs de la Rochaille, ayant aperçu les Espagnols qui se dirigeaient vers *Gio' la Roccia*, arrivèrent à temps pour les arrêter à la montée du *Palai*, paroi formidable où l'on ne peut défilier qu'un à la fois. Bientôt les soldats s'entassèrent au pied du rocher sans pouvoir forcer le passage, offrant au contraire une cible facile aux projectiles des Vaudois et aux pierres qu'ils roulaient. Lorsqu'ils se décidèrent à reculer vers *Costa Roussina*, ils furent assaillis par dessus par les arquebusiers de la compagnie volante, qui tiraient, à coup sûr, dans la masse. Il fallut donner le signal de la retraite par *Cian Ramà*, où les Vaudois, qui les serraient de près, leur infligèrent encore des pertes si sensibles que le comte renonça dès lors à ramener les siens au combat. Il quitta même momentanément la vallée, pour soigner, disait-il, une indisposition, laissant le champ libre aux amis de la paix. Revenu à son poste, il écrivit au duc qu'il devrait rabattre des conditions qu'il comptait imposer vu que, après tant de victoires, les Vaudois ne les auraient certes pas acceptées.

En mai, arrivèrent de nombreux Provençaux, porteurs d'une lettre qui assurait qu'un des leurs, *Christophe Tourn*, en enrôlait d'autres, qu'il amènerait lui-même bientôt.

Le mois de mai se passa sans combats, mais le comte réussit à s'emparer de quelques prisonniers isolés et à faire assassiner, par des sicaires de Truchet, le pasteur de Pral, *Martin Roche*, qui avait joui dans cette vallée de la même autorité que Noël au Val Luserne. Pendant ce temps, ce dernier, avec quelques députés, se rendait fréquemment, sous bonne escorte, à Cavour, auprès de Philippe de Raconis, pour discuter les articles de l'accord. Ils y défendirent pied à pied leurs libertés et obligèrent le duc à promettre beaucoup plus qu'il n'aurait jamais cru.

La paix fut enfin signée, le 5 juin, à Cavour. Elle assurait aux Vaudois la *liberté de conscience* partout où ils iraient, la *liberté d'habitation* dans les trois vallées, la *liberté du culte public* dans ces mêmes limites, à l'exclusion de Luserne-St Jean, et des bourgs de la Tour et S. Second. Des conditions analogues étaient assurées aux Vaudois de *Meana* et *Mattie*, près de Suse, et même à ceux de la

vallée de Pérouse, alors française, mais dont on espérait la restitution prochaine au duc.

Ainsi, pendant qu'ailleurs la Réforme était étouffée dans le sang ou bien, comme en Hollande, provoquait une rébellion définitive au souverain, les Vaudois obtenaient de leur un pacte, qui demeura pendant un siècle la base de leurs libertés, et que seule la Propagande osera amener la Cour de Turin à violer en 1655, et plus tard en 1686.

La campagne de 1561 est, avec la Glorieuse Rentrée, la plus belle de toute l'histoire vaudoise. Les résultats inespérés en sont dûs, après Dieu, à la foi, l'union et la valeur de nos pères, au secours de leurs frères du Dauphiné et de la Provence, enfin à l'intervention de la bonne et pieuse duchesse et de ses ministres. Parmi ceux-ci la place d'honneur appartient à Philippe de Raconis, le noble ancêtre de Camille de Cavour, dont il semble avoir pressenti la formule bien connue : *Libera Chiesa in Libero Stato*. A nous d'être reconnaissants, et de savoir imiter la résolution, la sagesse et la modération de ces héros, qui nous ont transmis la possession de nos belles vallées, et la plus précieuse des libertés, celle de servir Dieu selon notre conscience.

JEAN JALLA.







IMPRIMERIE ALPINE  
TORRE PELLICE